

Quelques variations littéraires sur la nourriture en Algérie
/ Denise Brahimi. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 9 (2003), pp. 283-
289.

I. Littérature algérienne (française). II. Nourriture. III.
Cuisine.

PER L1037 / FL133482P

QUELQUES VARIATIONS LITTÉRAIRES SUR LA NOURRITURE EN ALGÉRIE

Denise BRAHIMI
Université Paris VII

A travers ces quelques variations sur le thème de la nourriture, ce sont surtout des voix algériennes que nous aimerions donner à entendre, des écritures algériennes que nous souhaiterions faire lire et admirer. Qu'on nous permette donc de ne présenter que des commentaires réduits, autour de citations qui en revanche seront un peu longues. Le regroupement des textes s'est imposé de lui-même: *Couscous d'enfance, affaire de femmes, des mets plus corsés*. Tant il est vrai qu'en Algérie comme ailleurs (mais parfois plus encore qu'ailleurs), la nourriture renvoie aux temps forts de l'enfance, et qu'elle constitue pour les femmes un domaine privilégié (non sans parenté avec la magie). La période contemporaine ouvre sur des audaces, des déviations, ou encore sur des formes singulières de nostalgie. Il apparaît que la nourriture touche à ce qu'il y a de plus profond aussi bien dans une société vue collectivement que chez un individu particulier. Il y a un rapport à la nourriture qui est une forme incontestable d'authenticité.

Couscous d'enfance

Fadhma Amrouche: *Histoire de ma vie* (Maspéro) 1968

Dans son récit autobiographique, cette dame kabyle, née en 1882 et morte en 1967, fait l'éloge de sa mère Aïni, paysanne d'un courage inouï qui a été mise au ban de la société pour avoir eu une petite fille hors mariage, après son veuvage, alors qu'elle espérait, mais en vain, être épousée par le père de l'enfant. Cette enfant est Fadhma elle-même, la narratrice qui évoque ses souvenirs. Il s'agit ici de la première année de

sa vie, telle que sa mère la lui a racontée lorsqu'elle était adolescente. Aïni devait laisser l'enfant seule pour aller travailler aux champs. Le lien avec la mère absente était assuré par la petite écuelle de couscous, sorte de sein maternel de substitution pour l'enfant berbère qui survivra ainsi à l'ostracisme social.

Ma mère poursuivait sa tâche habituelle sans aide aucune, de nuit comme de jour; lavant, cardant, peignant, filant et tissant la laine, labourant ses champs, cueillant ses figues, ses raisins, ses olives, faisant son ménage et la cuisine, criblant et moulant blé, orge ou glands, charriant l'eau et portant son bois.

Quand j'étais toute petite, elle me laissait endormie jusqu'à son retour; quand j'étais un peu plus grande, elle déposait à côté de moi une petite cruche d'eau et une écuelle contenant un petit tas de couscous.

En me réveillant, je trouvais ce petit tas, je trouvais les grains que je mangeais, puis, le couscous fini, je buvais à la petite cruche (tabouqalt) qui avait un petit goulot.

Je suçais l'eau et me rendormais jusqu'au retour de ma mère. Parfois, lorsqu'elle devait rentrer tard, une voisine charitable consentait à me garder un peu, mais c'était rare.

Mohammed Dib: *Au café* (Babel-Sindbad) 1984

De ce passage qui semble agréablement descriptif (et plaisamment humoristique: Ah! le rouge à lèvres des femmes) il faut connaître le contexte pour mieux en mesurer toute la portée. La nouvelle *Au café* est écrite en marge du premier roman de Mohammed Dib *La grande maison*, en partie autobiographique, où l'on voit une femme pauvre devenue veuve, élever courageusement, mais dans la misère, ses trois enfants. Jamais rassasiés, tous rêvent de nourriture, mais la mère est fière, et craint par dessus tout de laisser paraître sa misère. Lorsqu'elle est invitée au mariage d'une cousine avec les trois enfants, elle leur donne l'ordre de ne pas toucher à la nourriture, pour que personne ne soupçonne leur cruelle privation. L'étalage de victuailles est donc vu à travers leur regard affamé et frustré. Comme sa mère, le fils tient bon

et trouve dans cet héroïsme une satisfaction plus grande que s'il cédait à la glotonnerie ambiante. On voit de quel conflit et même de quelle tragédie la nourriture est ici le lieu.

Dans la maison, tout le monde pépiait et se répondait à la fois. Des fumets de ragoûts et de viandes rôties montaient du rez-de-chaussée. Les gamins, humant ces odeurs, n'y tinrent plus et, de nouveau, bondirent tous par la fenêtre.

Dans la cour, la troupe trouva les meïdas dressées; les convives se servaient de belles tranches de mouton qui flottaient dans une sauce au safran. Oh, toute cette viande!

Le couscous, garni de dattes et de quartiers d'œufs, allait encore être servi par là-dessus. Tante Hasna avait bien fait les choses!

Certaines femmes mangeaient avec leurs cinq doigts. Le rouge à lèvres fondaient dans la graisse dont leur bouche était enduite. Cependant, à côté d'elles, les élégantes prenaient des airs de poupées articulées.

Les enfants s'infiltrèrent partout entre les groupes, raflant çà et là ce qu'ils pouvaient attraper, restes de viande ou pain. Ils allaient plus loin dévorer aussi vite qu'ils en étaient capables les reliefs qu'ils chipaient. Autour d'eux des pigeons voletaient et tentaient de s'emparer des miettes.

Affaire de femmes

Mouloud Feraoun: *Le fils du pauvre* (Points-Seuil) 1954

Cet auteur décrit dans son premier roman la société traditionnelle berbère de Kabylie, d'où il est lui-même issu. A travers son récit, nous comprenons qu'il s'y trouve, sans doute, des traces d'un matriarcat très ancien. Il appartient à la femme la plus âgée de la famille de veiller sur les réserves et de répartir la nourriture, au sein de ce que nous appellerions la famille élargie. Ce rôle nourricier de la femme âgée est une forme évidente de son pouvoir, qui compense la soumission des jeunes femmes à la belle-mère et aux hommes. L'importance de la nourriture se voit à la répartition rigoureuse des rôles dans toutes les activités qui la concernent.

Chez les Menrad, c'était ma grand-mère qui était chargée de la subsistance. Elle seule ouvrait et fermait les ikoufan. Elle avait ses façons particulières de manier chaque ustensile, ses secrets pour enlever ou remettre le couvercle; des indices imperceptibles pouvaient lui donner l'éveil. Ses brus savaient à quoi s'en tenir. La soupente était son domaine, elle seule y avait accès. Elle y grimpait pour prendre la ration de figues, emplir un tamis d'orge ou servir l'huile et la graisse. Elle avait ses mesures à elle, une arithmétique personnelle, une mémoire sûre. sa vigilance ne pouvait pas être trompée.

Les femmes préparaient les repas. Mais une fois le couscous cuit, c'était elle qui le versait dans les plats. Il n'y avait que la viande qu'elle faisait partager par son aîné: travail d'homme. Comme nous en achetions seulement pendant les fêtes, c'était en somme ma grand-mère qui nourrissait la famille, pareille en quelque sorte à une mère poule donnant à chacun la becquée.

Rabah Belamri: *Mémoire en archipel* (Hatier) 1990

Le pouvoir (ou le contre-pouvoir) des femmes lié à la nourriture est aussi le pouvoir magique de transformer les mets en autant d'élixirs propres à agir dans le domaine de la sexualité et des sentiments. Ici la scène est racontée par un enfant, impressionné et troublé par ces mystères. Mais les femmes aussi y croient, sans doute parce qu'elles ont besoin de ce pouvoir magique faute d'en avoir d'autres sur les hommes en général et sur leurs maris en particulier. Dans les sociétés traditionnelles, la nourriture n'est jamais loin de la magie. Celle-ci, agissant en direct sur le corps, déborde de beaucoup le domaine de la nutrition, et touche à tous les mystères enfouis dans l'être physique, ceux du désir et des pulsions.

Un jour, ma cousine nous rendit visite pour accommoder, sous le regard indulgent de ma mère, un mets magique destiné à son mari qu'elle espérait soumettre à sa volonté. Ma surprise fut grande quand la fille de ma cousine et ma sœur cadette arrivèrent avec une cruche pleine d'eau et sept petits scorpions dans une marmite à couvercle. Je n'osais pas leur demander si elles avaient vraiment trouvé la septième source, la source cachée, sans laquelle toute magie serait vaine. Ma mère m'aurait

rétorqué que c'était là affaire de femme où je ne devais pas m'immiscer. Mais ce qui me tarabustait le plus, c'était la présence des sept scorpions. J'observais ma cousine, intrigué, peu rassuré. Lorsqu'elle posa la poêle sur le réchaud et commença à jeter dans l'huile bouillante, à l'aide d'une grande cuiller de bois, les scorpions encore vivants, je ne pus m'empêcher d'interroger ma sœur sur l'usage qu'on entendait faire de cette friture diabolique.

- Avec l'huile dans laquelle les scorpions ont cuit et l'eau des sept sources, elle préparera des beignets aux œufs et au miel pour son mari, répondit ma sœur en souriant.
- Mais le venin des scorpions va couler dans l'huile! dis-je
- Eh bien tant mieux! Comme ça son cœur sera anesthésié, et il ne pensera plus aux autres femmes! lança ma cousine qui écoutait.

Des mets plus corsés

Malika Mokkedem: *L'interdite* (Livre de Poche) 1993

La scène ici évoquée se passe dans le sud de l'Algérie, en pays saharien. La narratrice qui en est originaire tente d'y revenir, après avoir fui en France, pour échapper à un mode de vie qui l'étouffait. On voit ici une sorte de désir désespéré et blasphématoire d'en finir avec la tradition hypocrite et meurtrière. Celui qu'on enterre était un ami des protagonistes de cette scène; mais Salah et la narratrice refusent de se joindre à la cérémonie purement formelle de l'enterrement. Le couscous symbolise la tradition, le whisky est le seul moyen à la disposition de ces jeunes gens pour noyer(!) leur douleur, leur chagrin, leur indignation. L'opposition entre deux mondes est symbolisée par celle du couscous et du whisky. Les circonstances qui la font apparaître et la justifient sont celles d'une tragique rébellion.

On frappe à la porte. Salah se lève et va ouvrir. C'est Khaled qui vient nous convier au dîner des funérailles. Malgré son amabilité et son insistance, je n'ai aucune envie de bouger d'ici.

- Vas-y, Salah, si tu veux. Moi, je suis fourbue. Je me suis levée aux aurores. Je me sens incapable d'affronter qui que ce soit. Je reste ici.

- Je vais aider Khaled à emporter les plats de couscous à la mosquée et je reviens.
- Oh, il y a assez de monde à la maison pour ça. Je voulais seulement que vous soyez avec nous, tous les deux;
- Alors pardonne-moi, Khaled, mais je vais rester aussi.
- Salah se laisse choir sur une banquette. Khaled hésite, nous observe et finit par conclure avec déception:
- Eh bien, je vais vous faire apporter du couscous. Bonsoir, à demain.
- Tu bois un whisky avant de partir?
- Non merci, pas ce soir.
- Il sort. La nuit tombe lentement sur la palmeraie. assise sur le divan, j'aperçois les cimes des palmiers et le ciel qui s'assombrit. (...)
- Le plat de couscous reste pratiquement intact. Nous nous servons d'autres whiskies.

Abdelkader Djemaï: *Un été de cendres* (Folio) 1995

"L'irremplaçable Meriem" est la défunte épouse du narrateur qui, dans Alger en proie aux terroristes, s'est trouvé un refuge en campant dans son bureau, coupé de tout contact avec le monde extérieur. En même temps qu'elle le rattache à sa femme, la cuisine est son seul lien concret avec la vie telle qu'elle était au quotidien, quand le bonheur simple d'exister était encore possible, et vécu tout naturellement. Ici on a l'impression que les épices forts tiennent lieu de drogue, pour que la nourriture apporte aussi une forme d'exaltation et finalement d'oubli.

En tout cas, je ne leur ferai jamais goûter à mes spaghettis fortement assaisonnés. Ni à ma délicieuse tête de mouton, le bezelouf en sauce, préparé avec des morceaux de langue, de pommes de terre, de pois chiches, des tranches d'oignons et de tomates. Le tout relevé, naturellement, avec de la harissa, de l'ail, du persil, du cumin, et deux piments bien rouges pour incendier la bouche.

Un chef d'œuvre de la cuisine traditionnelle que je dois, bien sûr, à l'irremplaçable Meriem.

Eloge du cuisinier

Abdelkader Alloula: *Les Généreux* (Actes-Sud) 1995

Pour apprécier l'humour de ce texte théâtral, il faut savoir que ces paroles sont prononcées pendant un cours d'anatomie et adressées au professeur ("la maîtresse") qui utilise un squelette pour montrer aux élèves les différents os de la main. Or ce squelette était celui d'un certain Akli, cuisinier du Lycée (un cuisinier émérite, nous dit son frère et ami) qui a souhaité le léguer à l'établissement, auquel il n'avait rien d'autre à offrir. De son vivant, il donnait la nourriture du corps. Après sa mort, il permet que soit donné le savoir, c'est-à-dire la nourriture de l'esprit. Il y a là un mélange de conviction bien réelle et d'humour noir très décapant. Cet éloge du cuisinier concilie, poésie en plus, ces deux traits caractéristiques de l'auteur.

La main, ô maîtresse, la main de mon frère faisait merveille! Il désossait un agneau et le recomposait morceau par morceau!... Les haricots qu'il préparait, on s'en léchait les doigts... C'était un génie de la main, ô maîtresse! Quand il enlevait le couvercle de la marmite et qu'il y jetait du sel, on aurait dit qu'il semait le grain... Il pouvait se saisir d'une poêle pleine d'huile bouillante et courir avec, on aurait dit qu'il dansait. Quand il nettoyait le riz, sa main allait et venait comme la vague; si vous la fixiez longtemps, elle vous hypnotisait. Même quand il cassait des œufs, on aurait dit qu'il cueillait des fleurs.... Akli fabriquait de l'or avec ses mains. La main de mon ami Akli était une source, ô maîtresse.

Ce rapide parcours à travers des textes algériens contemporains montre la diversité du rapport à la nourriture, qui va du plus concret et physique au métaphysique et symbolique. Dans une littérature submergée par bien d'autres préoccupations, le rapport à la nourriture représente un filon très intéressant par la diversité de tout ce qui se dit à travers lui; et aussi par le fait que la littérature, qui est manifestement du côté de la vie, contrebalance la mort lorsque celle-ci tend à l'emporter.